

ALD: Amicale Laïque de Dampniat



PORTRAITS DE CLASSES
1879-2019: 140 ans d'école en photos

Pour répondre à l'idée de deux adhérentes du club des Aînés,
l'ALD a souhaité réunir les photos scolaires de l'école de Dampniat
en un livre mémoire participatif.

L'Amicale Laïque remercie celles et ceux, nombreux,
qui ont aidé à cette collecte de documents.

Chacun remarquera que plusieurs clichés manquent à l'appel.

Alors, à l'occasion de nouvelles découvertes,
tout au fond d'un tiroir de commode, d'une armoire ou d'un grenier,
si vous trouvez de nouvelles photos de l'école,
merci de nous le faire savoir.

Elles ne pourront pas certes pas être ajoutées à ce livre
mais seront insérées dans la version numérique de cette collection
sur les sites Internet de la mairie de Dampniat et de son école.

Sur ces sites,
chacun pourra également contribuer à identifier "en ligne"
telle ou tel élève, maîtresse ou maître.

www.dampniat.com
ecoledampniattoutemonecole.com

1929 a



1929 b



1929 C



1931



SOUVENIR SCOLAIRE
ANNÉE 1931



1937 a

1937 b



1939 a





1939 b

1939 c



1946 a



1946 b



1947



289



1950

1951 a



1951 b





1952



1953 a

499
F01



1953 b

1954 a



1954 b



1954 c



497
FOI

1956



1957



1966 a

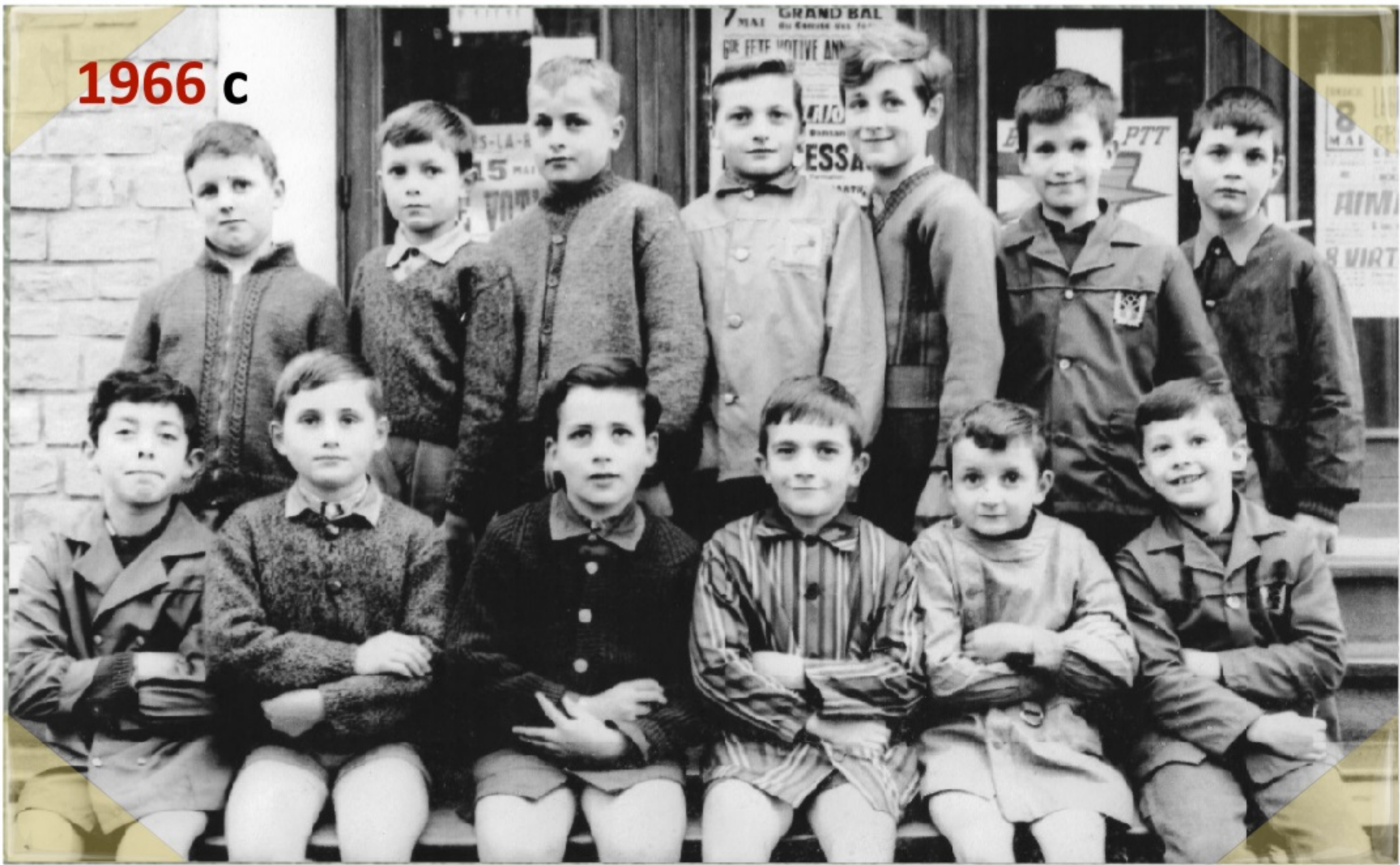


4144

1966 b



1966 c





1975

1976



1979





3514

1981

1985



1986 a





1986 b

1988



1989



1990



1991





1992

1993



1994



1995



1996



1997



1998



2001



2002





D.A.M.P. 2003

OUR FRIENDS

SALEU

2003

2003

une
une
une

COME

2003

2003

2003

2003

2003

2003

2003

2003

2003

2003

2003

2004



2005



2006



2007



2008



2009



2010



2011



2012



2013 a



2013 b

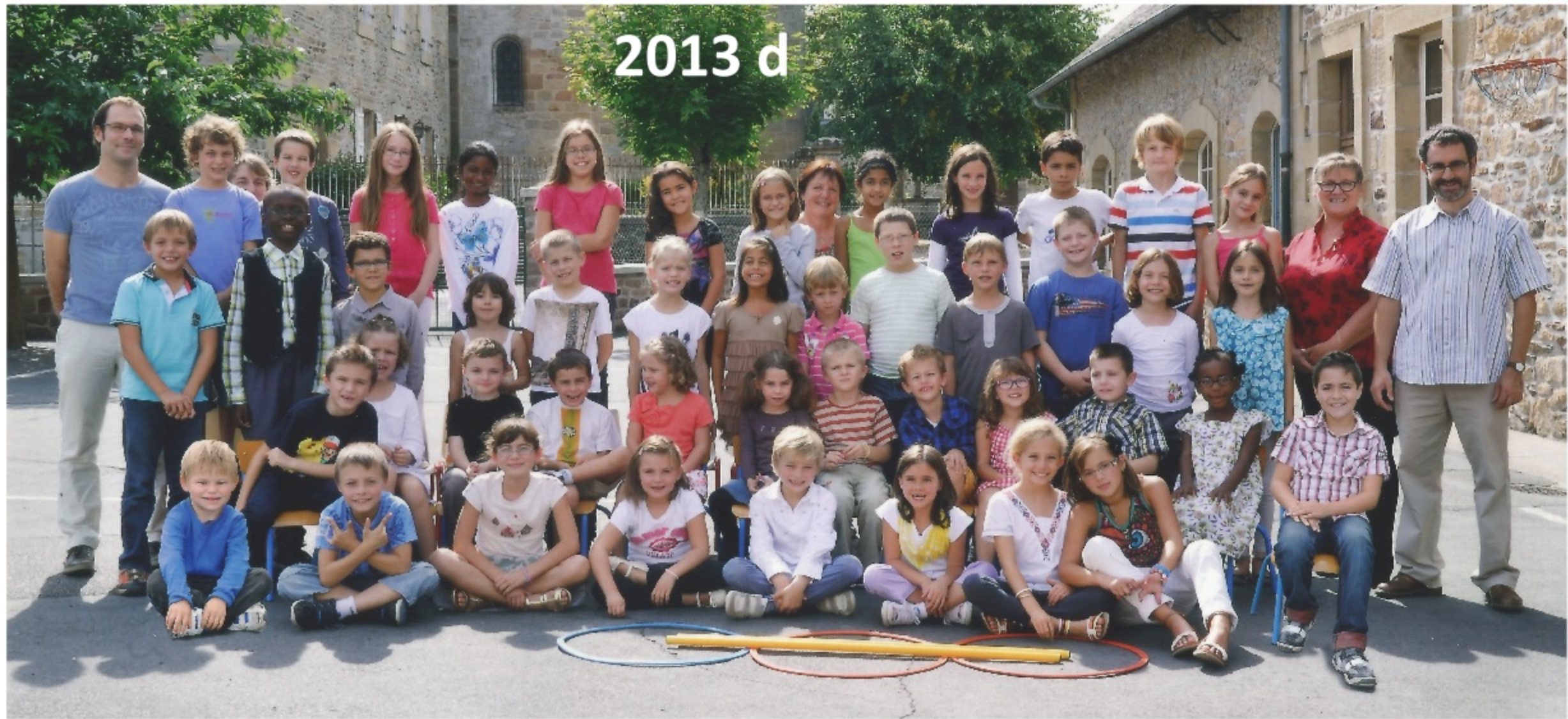




2013 c



2013 d





2014 a



2014 b

2015



2016



2017



2018



Jean-Marie Mas raconte...

Robert René Roger André René François Lucien Jean Emile Pierre Ferdinand Jean Lucien
Chastanet Laurençon Boissière Gyre Gautherie Pascal Saule Mas Barbary Vialle Charlot Soularue Geneste



Jean Mas est né le 27 août 1927 à Malemort de Clément Mas et Marie Letourneur . C'est là où il a habité jusqu'en 1932 jusqu'à l'installation de la famille au Pujol Bas (Près Claredent-commune de Malemort, en bord de RD 1089). Il a eu un frère prénommé Jacques, décédé en 2005.

Après un an de scolarité à Malemort, Il est ensuite venu à l'école de Dampniat à compter d'octobre 1932, parmi 8 autres enfants du Pujol et une quinzaine de Claredent.

« Aller à l'école à Dampniat était pour nous ce qu'il y avait de plus court en distance et en temps ; nous montions sans la moindre fatigue via Claredent avant de gagner le porche, la place et l'école où nous attendaient Mme Delachambre pour la petite classe puis Mr Paris pour les plus grands. puis ».

Il nous livre ici quelques savoureux souvenirs d'enfance alors qu'il était écolier à Dampniat.

SOUVENIRS D'ENFANCE, il y a plus de 80 ans...

Bien que Malemortois, je suis allé à l'école de Dampniat. Partis à six du Pujol, nous étions une bonne quinzaine dès Claredent, sac au dos et cantine contenant notre repas de midi à la main, à crapahuter à travers prés et bois pour rejoindre le bourg distant de deux kilomètres.

Le matin, trois quarts d'heure étaient nécessaires pour effectuer le trajet afin d'écouter la dernière blague dans l'almanach du Père François donné, en fin d'année, par le pharmacien, mais surtout pour entendre, béats, les commentaires de notre chroniqueur sportif : Raymond Barrier, dont le père avait une T.S.F. A longueur de semaine, il nous distillait les résultats de tous les sports. J'ai toujours pensé qu'il nous bluffait et inventait une bonne partie des résultats qu'il nous donnait et qu'il nous était impossible de vérifier. Paix à son âme car il nous a fait passer de bons moments.

En arrivant au bourg, nous allions tous déposer nos cantines chez les sœurs. Elles étaient trois en cornette blanche. Une infirmière, crainte par tous, petits et grands, surnommée *La Vipère* en raison des souvenirs cuisants qu'elle laissait à chacun après une série de piqûres. Une petite bonne femme âgée et toute ratatinée, *La Rapiette*, qui était censée nous faire un quart d'heure de catéchisme après le repas. La pauvre femme avait beaucoup de mal à nous récupérer, sauf les jours où l'infirmière était là et où l'auditoire était alors au grand complet. La troisième, enfin, beaucoup plus jeune, *Le Grillon*, avait la charge de l'Intendance. C'était elle qui réchauffait la cinquantaine de cantines déposées le matin, et qui nous donnait, en plus, un grand bol de bouillon chaud en hiver.

Si, en été le trajet se faisait sans problème, il n'en était pas de même en hiver. Les sandales laissaient la place aux sabots. Sabots tout en bois, à bout pointu, avec de la paille à l'intérieur, pour les uns..., sabots de bois et dessus de cuir, ajouré ou non, avec basane, pour les autres. Les jours de pluie ou de neige, nos sabots se remplissaient d'eau et nos chaussettes en laine du pays devenaient raides et nous grattaient la peau ; aussi, à notre arrivée à l'école, nous nous déchaussions et les mettions à sécher autour du poêle dans une grande bousculade qui se calmait au fur et à mesure que ces tubes raides se réchauffaient, chacun essayant de retrouver sa fragrance personnelle parmi le fumet qui s'en dégagait.

Les jours de grand froid, chaque famille avait ses spécialités pour combattre rhumes, bronchites et autres petites misères. L'utilisation de sinapismes à la farine de moutarde et autres *rigolos* était de mise. En ce qui me concerne, ma mère avait opté pour la ouate thermogène. Après un quart d'heure de transpiration, grâce à elle, le tonus était acquis pour la journée et les jours suivants. Heureusement, la manie des douches bi-journalières n'était pas encore d'actualité.

A cela s'ajoutait la cuiller de « véritable » huile de foie de morue (la pub n'était pas nécessaire car l'odeur suffisait), à prendre avant ou après le petit-déjeuner. Pour moi, c'était après, ma mère l'estimant ainsi plus efficace. C'était peut-être vrai car au moins j'en profitais toute

la journée. Une fois par mois, à la lune, nous avions droit au vermifuge du même nom et pour certains, en plus, à un collier d'ail autour du cou.

L'école était composée de trois classes d'une quarantaine d'élèves chacune : une maternelle, une classe de filles, une classe de garçons. Notre instituteur avait donc une classe de trois sections, la charge de préparer filles et garçons au certificat d'études, et était en même temps secrétaire de mairie. Pour cela, il avait des devoirs, préparés à l'avance, qu'il nous donnait à faire quand il était obligé de s'absenter.

Bien que d'idées radicalement opposées, l'entente cordiale régnait entre l'école laïque et le clergé. C'était une chance pour nous en C.M.2 car, lorsqu'il y avait un service quelconque, messe, mariage ou obsèques, l'abbé faisait appel à l'instit afin d'avoir les deux ou trois servants dont il avait besoin. La main d'œuvre était abondante, si bien que le maître avait été obligé d'ouvrir un carnet afin de la répartir équitablement. En effet nous étions tous candidats et cela pour trois raisons :



- La rémunération. Un sou par messe, pouvant aller jusqu'à deux et exceptionnellement trois, si la quête était bonne. Cette manne était aussitôt transformée en « arrache-rhume » : bonbon plat, rond, à la menthe et à la réglisse.

- Les cloches. Un concours était en permanence ouvert afin de savoir qui monterait le plus haut en restant accroché aux cordes.

- La troisième raison était plus particulière et tenait dans le fait qu'à cette époque, il y avait à la communion une distribution de pain béni ; les familles qui demandaient un service fournissaient une ou deux couronnes de pain que livrait le boulanger se trouvant en face de l'église. L'abbé nous autorisait à prendre un morceau de ce pain frais et encore tout chaud, que nous faisons descendre, lorsqu'il avait le dos tournée, avec une gorgée de vin de messe. Celui-ci, hélas, suivant la hauteur du liquide dans la bouteille, n'était pas toujours à la hauteur de nos espérances.

Ces anecdotes sembleront peut-être incroyables à mes petits-enfants. Me les remémorer m'a permis de rajeunir de quelques... quatre-vingt ans et plus. J'espère qu'elles feront le même effet à ceux qui ont connu cette époque, mais aussi qu'elles intéresseront les plus jeunes et les feront sourire.

Jean-Marie Mas

« LA SERBE »

Comme je l'ai déjà dit précédemment, je suis allé à l'école primaire de Dampniat.

A deux cent mètres avant d'arriver au bourg, il y avait une serbe (mot patois désignant un trou d'eau alimenté soit par un ruisseau, soit par une source). Elle existe peut-être encore. Ce trou servait d'abreuvoir au bétail, à arroser les prairies en contre bas durant la période estivale. La serbe servait aussi de lavoir à quelques femmes du bourg qui venaient y laver leur linge. Une poutre de bois était posée en travers et servait d'égouttoir. Le linge lavé était installé dessus en position précaire, en attendant que les maris viennent le chercher et le ramener à la maison.

Un matin, à notre arrivée à l'école, une femme discutait avec l'instituteur avec force gestes. Elle lui disait en fait que nous lui avions fait basculer son linge dans l'eau. Ce n'était pas vrai ; évidemment nous aurions très bien pu le faire, mais nous n'y avons pas pensé.

Malgré nos protestations, l'instituteur lui donna raison et nous punit.

Sa punition, toujours la même, consistait à mettre un pied sur le barreau d'une chaise et de nous basculer sur sa cuisse pour nous frapper. A cette époque, non seulement c'était encore permis mais nous n'avions aucun droit de revendication !

Depuis longtemps nous avons trouvé la parade. En effet, il suffisait de pleurer dès l'annonce du basculement et l'instituteur s'arrêtait. Un seul parmi nous refusait de pleurer et avait droit à une correction magistrale qu'il recevait sans broncher.

Ce jour-là, en plus de la fessée, nous avions un mot à remettre à nos parents, expliquant les faits. Ce mot devait être signé par eux et ramené à l'instituteur. Pour nous, c'était l'assurance d'une deuxième punition à la maison.

Quelques temps après, à notre passage devant « la serbe », du linge était empilé sur la barre et un copain, qui, comme nous avait eu droit aux deux punitions, donna un coup de pied sur la barre projetant le linge dans l'eau et la vase. L'incident n'ayant pas eu de suite, nous n'avons jamais su si le linge appartenait à la même personne, source de nos désagréments, ou à une autre.

Satisfait de son geste, deux jours après, il est allé le raconter çà l'instituteur, qui, en remuant la tête lui a dit : « mon pauvre Roger, le jour où le saint Esprit est descendu, tu devais être assis sous un parapluie grand ouvert ».

Cette phrase m'avait impressionné et bien qu'allant au catéchisme, j'avais mis un certain temps pour comprendre et donner un sens à cette descente de saint Esprit stoppée net par un parapluie grand ouvert.

Jean-Marie Mas

LE BOUCHON DE RADIATEUR

Un jeudi matin de l'année 1938, m'amusant sur le bord de la route, au passage d'une voiture un objet tomba, roulant à mes pieds. Je me baissais pour le ramasser et constatais qu'il s'agissait d'un magnifique bouchon de radiateur surmonté d'un aigle aux ailes ouvertes.

N'en n'ayant pas l'utilisation, je le posais sur un muret.

Quelques instants après, la même voiture repassait à vitesse réduite et le conducteur m'a demandé si je n'avais pas trouvé un bouchon. En le lui remettant, je me suis aperçu qu'il s'agissait de mon inspecteur d'académie.

Celui-ci, me remerciant, m'a demandé mon nom et quelle école je fréquentais car, il voulait me faire un cadeau.

Quelque temps après, effectivement, nous l'avons vu arriver à l'école et il a demandé à notre instit de m'appeler auprès de lui.

Après avoir écouté un petit laïus sur la probité et l'honnêteté, il m'a donc remis un paquet en remerciement de mon geste.

La forme du paquet avait permis à notre instit d'en deviner la teneur et, sachant que notre inspecteur écrivait des romans très prisés des élèves, a pensé, come moi d'ailleurs, qu'il s'agissait d'un de ces fameux romans. Il a donc dit : « Jean va maintenant ouvrir son cadeau et nous en profiterons pour en lire un ou deux paragraphes. »



J'ai donc obtempéré et au fur et à mesure que l'on découvrait le contenu du cadeau, le sourire de l'instit disparaissait. En effet, le livre en question n'était pas un des romans prisés mais

« VOCABULAIRE ET METHODE D'ORTHOGRAPHE DE GABET ET GILLARD »

que nous connaissions bien pour l'avoir utilisé au cours moyen première année.

Le Piquant de l'histoire c'est que ce livret reçu en récompense aurait très bien pu servir en lui-même de sujet de méditation. En effet, sur la dernière page, il était mentionné :

« Ce livre, échantillon gratuit, ne peut être vendu ». L'honneur était sauf, il n'avait pas été vendu mais donné.

J'avais, bien sûr, oublié cette anecdote datant de 1938. C'est en rangeant des livres, les jours derniers, que j'ai découvert le livre gardé, peut-être en souvenir !

Jean-Marie Mas

Amicale Laïque de Dampniat
Courriel: contact@aldampniat.fr
octobre 2019



11 52001 64226 2